HAL
open science

Partir c'est mourir un peu ? Rester c'est mourir beaucoup ! Départs nécessaires et arrivées impossibles dans l'œuvre de Tolkien

Marc Chémali

▶ **To cite this version:**

Marc Chémali. Partir c'est mourir un peu ? Rester c'est mourir beaucoup ! Départs nécessaires et arrivées impossibles dans l'œuvre de Tolkien. Séminaire Confluences Départs / Arrivées, Jan 2009, Nanterre, France. hal-03155450

HAL Id: hal-03155450

https://hal.parisnanterre.fr/hal-03155450v1

Submitted on 1 Mar 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

PARTIR C'EST MOURIR UN PEU ? RESTER C'EST MOURIR BEAUCOUP !

Départs nécessaires et arrivées impossibles dans l'œuvre de Tolkien

Marc Chémali, *Université Paris Nanterre*

INTRODUCTION

The Hobbit, le premier récit publié de Tolkien, en tout cas celui qui lui a valu sa renommée, a un sous-titre rassurant pour le jeune lecteur auquel il s'adresse : *Or There and Back Again*. Le problème est que ce sous-titre est parfaitement mensonger, de même que la formule de clôture juste avant un mini épilogue : « he remained very happy to the end of his days, and those were extraordinarily long[1]. » est trompeuse. Cette variante de « he lived happily ever after. » est, en effet, ambiguë car, une fois de retour à Hobbiton, une fois le « there and back again » accompli, Bilbo se rend compte, au début de *The Lord of the Rings*, qu'à l'issue de son voyage initiatique, il n'est plus de retour possible et ce n'est pas à Hobbiton qu'il coulera des jours heureux jusqu'à la fin de sa longue vie. Mais si *The Hobbit* et *The Lord of the Rings* sont des récits de quêtes — c'est-à-dire des récits qui mettent en scène un départ qui est un arrachement, un périple parsemé d'épreuves et un retour rendu impossible par le changement profond du ou des héros à l'issue du voyage initiatique — les thématiques du départ nécessaire et de l'arrivée impossible dépassent le cadre de l'aventure initiatique, notamment dans *The Silmarillion*, et apparaissent comme des principes obsessionnels à l'œuvre dans tout l'univers de Tolkien.

Une des raisons pour lesquelles ce principe se manifeste comme un mythème dans la cosmogonie de Tolkien est à rechercher dans la double détermination culturelle qui le marquait : sa formation d'historien des langues et sa foi chrétienne pleinement revendiquée. Son activité universitaire en tant que philologue et exégète de textes anglo-saxons et de mythologie germanique lui fournit un modèle historique de représentation du départ et de l'errance permanente. Mais, comme nous le verrons dans notre première partie, à ce modèle historique ou préhistorique s'ajoute, comme toujours chez Tolkien, le modèle biblique. Aussi tente-t-il d'harmoniser ces

[1] TOLKIEN J. R. R., *The Hobbit or There and Back Again*, Londres, Unwin Paperbacks, 1979, p. 284.

mystérieux exodes préhistoriques au terme desquels un nombre limité de langues — une langue ancêtre unique ? — se sont disséminées, fragmentées et multipliées, et la version biblique du peuplement de la terre suite à la perte de l'Eden ; une perte et un départ qui ont mené à la babélisation de la langue adamique originelle.

À l'intérieur de ce cosmos réinventé, nous verrons dans notre deuxième partie que la tension entre départ nécessaire et arrivée impossible sur le plan macrocosmique des déplacements de masse se retrouve à l'échelle individuelle des personnages dont il nous est donné de suivre les aventures. En effet, si l'aventure intérieure n'est pas absente des récits tolkieniens, loin s'en faut, elle est totalement déterminée par l'aventure extérieure, spatialisée qui, elle, ne peut s'accomplir que par un départ, arrachement, fuite ou expédition mais qui, une fois accomplie, laisse la plupart des héros tristement apatrides : le retour au point de départ est impossible et l'arrivée, fût-ce au paradis, n'est qu'un exil définitif.

Nous consacrerons donc notre troisième et dernière partie à l'examen de cette quête nécessairement inachevée. Car qui dit quête dit *Bildungsroman* et si le départ dans l'œuvre de Tolkien est la condition *sine qua non* de l'enrichissement et du devenir, ce devenir est représenté en pointillés. Ce que les personnages gagnent en enrichissement personnel ils le paient par une perte identitaire qui les aliène : le héros tolkienien, malgré la fin relativement heureuse du récit, est essentiellement une victime sacrificielle. Mais, comme nous le verrons, à cet inachèvement du récit correspond l'inachèvement de l'activité narrative elle-même. Il ressort de son œuvre, qu'il s'agisse de sa fiction ou de ses essais, que Tolkien avait une perception agglutinante de la littérature merveilleuse : toutes les histoires sont des feuilles d'un même arbre en croissance perpétuelle nous dit-il dans « On Fairy-stories ». Par ailleurs, percevant l'écriture comme un périple, il se retrouve à l'issue de *The Lord of the Rings* dans la situation de quelqu'un qui est parti et ne peut arriver, incapable de clore son œuvre, d'y mettre un point final.

I- LE DÉPART ET L'ARRIVÉE DANS L'HISTOIRE ET LE MYTHE : LA DOUBLE FASCINATION

« [History and myth] are ultimately made of the same stuff[2]. » déclare Tolkien dans « On Fairy Stories ». Il importe peu que cette affirmation à l'emporte-pièce dont il avait le secret soit juste ou erronée, ce qui nous intéresse c'est qu'elle révèle clairement la fascination qu'exerçaient sur lui les deux domaines. Cela dit, force est de reconnaître que, dans les deux cas, nous avons affaire à des préoccupations qui nous renvoient, au moins en partie, au point de départ de l'aventure humaine. Dans la mesure où Tolkien, avant même de songer à publier ses récits, avait élaboré une cosmogonie, il pouvait difficilement échapper à ces modèles. Nous nous pencherons dans un premier temps sur sa reprise du modèle historique ou, plus précisément, préhistorique avant d'aborder sa réécriture du mythe biblique.

A- Le philologue

> I desired to [complete and set in order the mythology and legends of the Elder Days] for my own satisfaction, and I had little hope that other people would be interested in this work, especially since it was primarily linguistic in inspiration and was begun in order to provide the necessary background of 'history' for Elvish tongues[3].

Les guillemets n'y changent rien : l'intention est bien de fournir à des langues parlées par des personnages peuplant des mythes et des légendes un cadre historique, intention paradoxale s'il en fut. Nous voyons un philologue dont l'activité principale est, à partir d'un présent linguistique en perpétuel devenir, de remonter le temps en suivant les traces des langues, d'en apprendre le plus possible sur leur dissémination, leur transformation, et ce jusqu'à un point de départ forcément inatteignable. En un sens, l'étymologie revient à partir d'un point de départ, qui est le point d'arrivée momentané d'un mot, pour tenter d'atteindre un point d'arrivée, défini comme le point de départ de ce mot, un point qui se dérobe incessamment ; c'est un acte de remémoration qui ne mène, au mieux, qu'à une hypothèse. Il n'est guère étonnant qu'une activité à la fois aussi jubilatoire et aussi frustrante puisse mener au seuil de l'obsession. D'autant plus que les seules traces de cette période mystérieuse à la limite de la préhistoire sont, justement, linguistiques.

---

[2] TOLKIEN J. R. R. *Tree and Leaf, Smith of Wootton Major, The Homecoming of Beorhtnoth*, Londres, Unwin Paperbacks, 1975, p. 35.
[3] TOLKIEN, J. R. R., *The Lord of the Rings*, Londres, Harper Collins, 2005, p. xxii.

À cette activité professionnelle de nature obsessionnelle, que ses pairs lui reprochaient d'ailleurs de négliger au profit de son œuvre, Tolkien ajoute une obsession parallèle identique qui consiste à créer un passé fictionnel où il peut accomplir la même tâche philologique sans la frustration, cette fois, puisqu'il est aussi le créateur des langues concernées. Ces embranchements, ces échos et ces transformations qui font état d'une humanité en constants déplacements, il les recrée en réinventant ces déplacements qui les font évoluer. De plus, il se complique la tâche en multipliant cette recherche par deux. En effet, les langues elfiques évoluent et se dissocient les unes des autres en fonction des déplacements en masse des Elfes. Mais il ajoute à cette évolution des langues elfiques une diversification des langues humaines en fonction des mêmes causes. Pour parachever la complexité de cet écheveau linguistique fictionnel, les langues des Hommes et des Elfes s'influencent mutuellement au gré des déplacements, des rencontres et des séparations :

> Now in Mithrim there dwelt Grey-elves, folk of Beleriand that had wandered north over the mountains, and the Noldor met them with gladness, as kinsfolk long sundered; but speech at first was not easy between them, for in their long severance the tongues of the Calaquendi in Valinor and of the Moriquendi in Beleriand had drawn far apart[4]. (S. 127)

Dans le cadre de cette approche historique, la langue commune se fragmente à la suite d'un exode qui devait transférer tous les Elfes de Middle-earth à Valinor, un départ rendu nécessaire par la présence de Morgoth, représentant ultime du mal, en Middle-earth. Mais cet exode ne s'accomplit pas comme prévu : tout au long du périple vers la mer, des clans abandonnent le voyage pour s'installer à différents endroits dans Middle-earth. D'autres s'arrêtent même pour s'installer sur la dernière île avant Valinor. Mais peu arrivent définitivement à destination. En effet, une fois installés, une partie des Elfes quittent Valinor, lieu paradisiaque mais terre d'exil, pour retourner « chez eux » en Middle-earth. Cependant, s'ils sont relativement bien accueillis, ils le sont en tant qu'étrangers et leur départ de Valinor devient lui-même un exil, un méta-exil. C'est ainsi que Galadriel se trouve confrontée à un déchirement :

[4] TOLKIEN J. R. R., *The Silmarillion*, Londres, Grafton, 1992, p. 127.

> For if you fail, then we are laid bare to the Enemy. Yet if you succeed, then our power will be diminished, and Lothlorien will fade, and the tides of Time will sweep it away. We must depart into the West, or dwindle to a rustic folk of dell and cave, slowly to forget and to be forgotten[5].

Je le disais, rester c'est mourir beaucoup. Dès lors, tous les royaumes elfiques de Middle-earth finissent par disparaître et tous les Elfes sans exception, ceux qui s'étaient rendus à Valinor et ceux qui n'étaient jamais partis quittent Middle-earth pour un exil doré, mais un exil quand même et définitif celui-là, à la fin du Troisième Âge.

Il va sans dire que les Hommes sont soumis dans l'œuvre au même traitement. Leur premier départ, nous y reviendrons, prend sa source dans le mythe, mais une fois ce premier départ accompli, tous les autres, et ils sont légions, font écho aux exodes qui se sont produits dans la préhistoire humaine hors fiction. Un exemple assez frappant en est donné dans *The Lord of the Rings*, tellement frappant en fait, qu'il justifie l'anachronisme de « déplacement de population ». Mordor n'est pas le Darfour, mais les conséquences des situations sont tout à fait comparables :

> The Men and Dwarves were mostly talking of distant events and telling news of a kind that was becoming only too familiar. There was trouble away in the South, and it seemed that the Men who had come up the Greenway were on the move, looking for lands where they could find some peace. The Bree-folk were sympathetic, but plainly not very ready to take a large number of strangers into their little land. One of the travellers, a squint-eyed ill-favoured fellow, was foretelling that more and more people would be coming north in the near future. 'If room isn't found for them, they'll find it for themselves. They've a right to live, same as other folk,' he said loudly. The local inhabitants did not look pleased at the prospect[6].

Comme on peut le voir, le départ est accompli, mais l'arrivée est loin d'être garantie. Cependant, ces déplacements contribuent aussi à l'enrichissement du Westron, la langue commune de Middle-earth grâce au mélange des accents, des expressions et des régionalismes exportés et Tolkien s'en donne à cœur joie dans le jonglage des

---

[5] TOLKIEN J. R. R., *The Lord of the Rings*, *op. cit.*, p. 365.
[6] *Ibid.*, p. 155.

étymologies, retraçant le mot ancien rohanais *holbytla* calqué sur l'anglo-saxon qui signifierait « hole-dweller » jusqu'au mot Hobbit qui apparaît à l'autre bout de Middle-earth.

C'est ainsi que Tolkien parvient à soulager la frustration de ne pouvoir arriver au point de départ des langues humaines dans la vraie vie en créant un univers fictionnel où il peut y parvenir. Mais, ce faisant, il génère une autre frustration parmi ses lecteurs, celle causée par le départ définitif de toutes les créatures merveilleuses. Parallèlement à cette représentation décalée mais, somme toute, réaliste, l'on pourrait dire parahistorique, de l'aventure humaine, Tolkien réussit à s'aligner sur le mythe judéo-chrétien et harmoniser ces deux approches. Il nous faut donc, à présent, examiner ce que recouvre la thématique du départ et de l'arrivée du point du vue du Bibliophile, non pas au sens de l'amoureux des livres mais de l'amoureux *du* Livre, c'est-à-dire la Bible.

B- Le Bibliophile

S'il était, comme nous l'avons vu, fasciné par les exodes préhistoriques et par la dissémination et l'évolution des langues humaines, Tolkien l'était tout autant par la Genèse et la Chute, bref par la condition humaine dans un monde que lui-même percevait comme déchu (« This is a fallen world[7] » écrit-il à son fils Michael). Nous retrouvons, bien sûr, la même préoccupation que celle de l'historien des langues mais dans une réécriture, non pas de la préhistoire cette fois, mais du mythe. Car, si dans ses tentatives incessantes de remonter jusqu'à l'*arché* Tolkien reproduit les exodes et leurs effets sur les langues humaines, il se garde bien de donner des raisons d'archéologue pour expliquer lesdits exodes. Il nous livre plutôt la version du théologien. Il apparaît, en effet, qu'à une seule exception près, tous les grands départs dont il parsème sa cosmogonie sont dus à l'irruption de la polarité négative du sacré dans la communauté concernée, autrement dit, de l'irruption du mal.

La représentation biblique du monde donne une explication de la condition humaine qui repose, en un sens, sur un Départ et une Arrivée tous deux de nature

[7] CARPENTER Humphrey, *The Letters of J.R.R. Tolkien*, Londres, George Allen and Unwin, p. 48.

eschatologique. Une fois la création achevée, le début de l'Histoire Sainte se situe au moment du départ de l'Eden. Dès lors, l'existence humaine se réduit à une expiation au terme de laquelle ceux qui auront démontré au cours de leur vie qu'ils ont réussi à renoncer au péché retourneront au Paradis. Dans l'univers de Tolkien où le mythe coexiste avec l'Histoire Sainte, nous retrouvons ce même fonctionnement eschatologique mais il est ponctué de réactualisations de ce départ originel. Cependant, il est, bien entendu, impossible de réactualiser un événement qui ne s'est pas encore produit. En conséquence, nulle arrivée digne de ce nom ne vient équilibrer ces départs inlassablement accomplis.

Sur le plan macrocosmique, la Création, qui aurait dû être parfaite, est faussée par l'orgueil et la chute subséquente de Melkor, créature angélique équivalente à Satan, dès le chœur des anges, prologue à la Création. En effet, ce dernier désirant, dans son orgueil introduire un thème musical de son cru, déclenche par trois fois une terrible cacophonie qui introduit le mal dans le monde. La promesse d'une arrivée eschatologique est décrite de la manière suivante dans *The Silmarillion* :

> Never since have the Ainur made any music like to this music, though it has been said that a greater still shall be made before Iluvatar by the choirs of the Ainur and the Children of Iluvatar after the end of days. Then the themes of Iluvatar shall be played aright, and take Being in the moment of their utterance, for all shall then understand fully his intent in their part, and each shall know the comprehension of each, and Iluvatar shall give to their thoughts the secret fire, being well pleased[8].

À partir de cette chute originelle qui institue la polarité négative du sacré, l'irruption du mal déclenche un départ, soit parce que, se soumettant à la volonté de l'incarnation suprême du mal (Morgoth, précédemment nommé Melkor, ou à sa suite Sauron), la communauté concernée est condamnée à l'exil, soit parce qu'il faut la mettre à l'abri de la vindicte de l'Ennemi. Ayant, suite aux machinations de Morgoth, versé pour la première fois du sang elfique, les Noldor se voient signifier la sentence suivante à leur départ de Valinor : « Tears unnumbered ye shall shed; and the Valar will fence Valinor against you, and shut you out, so that not even the echo of

[8] TOLKIEN J. R. R., *The Silmarillion*, *op. cit.*, p. 16.

lamentation shall pass over the mountains[9]. » Mais la raison pour laquelle les Elfes sont emmenés à Valinor dans un premier temps est justement de les protéger dudit Morgoth qui, dès leur apparition, les harcèle continuellement :

> At the last, therefore, the Valar summoned the Quendi to Valinor, there to be gathered at the knees of the Powers in the light of the Trees for ever; and Mandos broke his silence, saying: 'So it is doomed.' From this summons came many woes that afterwards befell[10].

S'il pouvait se permettre de telles libertés avec les Elfes, Tolkien, soucieux de ne pas trop contredire la Genèse, se montre plus allusif dans le cas des Hommes. Quand la première rencontre entre les Elfes et les Hommes se produit et que le roi elfique Felagund demande à ces derniers ce qui a provoqué leur exode vers l'ouest, il obtient la réponse suivante : « 'A darkness lies behind us,' Bëor said; 'and we have turned our backs upon it, and we do not desire to return thither even in thought. Westwards our hearts have been turned, and we believe that there we shall find Light[11].' » Hélas, pas plus que dans la Bible, ils n'arrivent à ce paradis nimbé de lumière : pour cette arrivée-là, les Hommes, à l'intérieur et à l'extérieur de l'œuvre doivent attendre la fin des temps. Il en résulte que, dans la représentation tolkienienne de l'espace où la vision sanctifiante cohabite avec la vision sacralisante, les communautés quittent un cosmos fondé menacé par le chaos, traversent un espace chaotique pour refonder un cosmos ailleurs, cosmos qui s'avère n'être qu'un point d'arrivée temporaire car de nouveau menacé. Ainsi que le dit Paul Ricoeur : « l'univers sacré est l'univers qui émerge du chaos et qui à tout instant peut y retourner. Le ciel n'est ordre et la vie n'est bénédiction que parce que le fond de chaos doit sans cesse être vaincu. Le sacré est dramatique[12]. » Nous nous contenterons de ces deux exemples mais, il va sans dire, qu'ils abondent comme le montre ce bref résumé des déplacements dans l'univers tolkienien. Les Elfes quittent Middle-earth pour se rendre à Valinor, ils repartent de Valinor pour retourner en Middle-earth, ils parcourent Middle-earth dans tous les sens y établissant des royaumes avant de retourner en masse, une fois de plus et définitivement cette fois,

---

[9] *Ibid.*, p. 103.
[10] *Ibid.*, p. 60.
[11] *Ibid.*, p. 170.
[12] RICOEUR Paul, « Manifestation et proclamation », in *Le Sacré, études et recherches*, CASTELLI Enrico (dir.), Paris, Aubier Montaigne, 1974, p. 61.

à Valinor. Il en va de même pour les Hommes qui, après avoir peuplé l'ensemble de Middle-earth voient une partie d'entre eux aller s'installer à Numenor pour revenir fonder deux royaumes en Middle-earth, le Royaume du Nord et le Royaume du Sud, au moment de la destruction de l'île. Même les Hobbits ne sont pas en reste, Tolkien décrivant leurs exodes successifs dans le prologue de *The Lord of the* Rings. À échelle beaucoup plus réduite, les membres de la Confrérie de l'Anneau, qui représentent tous les « peuples libres », convergent vers Rivendell avant d'en repartir et de sillonner l'ensemble de Middle-earth après l'éclatement de la Compagnie.

C'est sur cette toile de fond macrocosmique de départs compulsifs et d'arrivées illusoires qui déterminent l'aventure humaine (et elfique) que viennent s'inscrire les aventures individuelles des protagonistes des récits de Tolkien, aventures individuelles qui obéissent à ce même double impératif.

II- LE DÉPART SANS RETOUR : ESSENCE MÊME DE L'AVENTURE

Il nous faut donc à présent examiner cette double détermination du départ et de l'arrivée à échelle macrocosmique, non plus dans le cadre de la cosmogonie à proprement parler mais dans le cadre des récits qui s'y déroulent et en marquent les dernières étapes. Cette distinction, qui mériterait d'être affinée et nuancée, est toutefois rendue possible, voire nécessaire, par le changement évident de perspective, de ton et d'enjeux entre *The Silmarillion* d'une part et *The Hobbit* et *The Lord of the Rings* d'autre part.

A- Sur la route

À ce stade de mon analyse, je vais me permettre un truisme monumental. Entre départ et arrivée, fussent-ils respectivement nécessaire et impossible, il y a, bien sûr, le déplacement. Or, comme je le disais dans mon introduction, la quête intérieure, sur laquelle je reviendrai dans ma troisième partie, est fonction de la quête extérieure qui est, elle, éminemment spatialisée. Le sous-titre de *The Hobbit*, « *Or There and Back Again* » ne laisse aucun doute à ce sujet. Et force est de reconnaître que, dans les deux œuvres, l'essentiel de l'histoire se passe sur les routes ou pire, à

travers champs, monts, vaux et autres espaces abominablement chaotiques. À tel point que, pour que le lecteur se retrouve dans ces déplacements incessants dans un décor totalement imaginaire, Tolkien a assorti tous ses récits de cartes. Cependant, ces cartes, contrairement à celle de Stevenson, par exemple, dans *Treasure Island*, ne représentent pas du tout l'aboutissement du périple avec la croix fatidique à l'emplacement où il faut creuser. Bien au contraire, elles font apparaître des points de départ d'une errance marquée par des points de chute d'où il faudra repartir : Bree, Rivendell, Lothlorien, Fangorn Forest, Edoras, Minas Tirith, Cirith Ungol, etc. Cette notion de départ suivi d'une errance interminable est merveilleusement illustrée dans une strophe dont Frodo ne sait pas s'il vient de l'inventer ou si elle lui vient de Bilbo :

> *The Road goes ever on and on*
> *Down from the road where it began.*
> *Now far away the Road has gone,*
> *And I must follow if I can,*
> *Pursuing it with weary feet,*
> *Until it joins some larger way,*
> *Where many paths and errands meet.*
> *And whither then? I cannot say*[13].

Comme dans la tradition arthurienne, l'errance est omniprésente dans l'œuvre de Tolkien. Même si le principe de quête dans *The Hobbit* et *The Lord of the Ring* fédère les déplacements et les organise, il est constamment fait état dans le texte d'errances sans destination mais animées d'un objectif, en l'occurrence la lutte contre les forces du mal. Il nous suffit de mentionner Aragorn et les Rangers ; parlant d'eux, Butterbur, l'aubergiste dit à Frodo :

> He is one of the wandering folk — Rangers we call them. […] He disappears for a month, or a year, and then he pops up again. He was in and out pretty often last spring; but I haven't seen him about lately. What his right name is I've never heard: but he's known round here as Strider. Goes about at a great pace on his long shanks; though he don't tell nobody what cause he has to hurry[14].

[13] TOLKIEN J. R. R., *The Lord of the Rings*, *op. cit.*, p. 73.
[14] *Ibid.*, p. 156.

Tolkien fait de l'errance un trait tellement marqué du personnage qu'il aboutit à une antonomase : Strider. Le personnage se décrit lui-même comme « homeless » et devient une représentation physique de l'errance, un « weatherworn ranger » à l'allure inquiétante. Quand Pippin déclare que bientôt leurs pérégrinations leur donneront une apparence aussi délabrée que celle de Strider, ce dernier répond « 'It would take more than a few days, or weeks, or years, of wandering in the Wild to make you look like Strider. […] And you would die first, unless you were made of sterner stuff than you look to be[15].' » De même, quand Frodo décide, malgré son allure de lui faire confiance Aragorn conclut : « 'I look foul and feel fair. Is that it? *All that is gold does not glitter, not all those who wander are lost*[16].' »

Si l'on devait recenser les apparitions de « wander » et « wandering » dans l'œuvre de Tolkien on obtiendrait des chiffres astronomiques et ce terme est souvent associé au mot « flight » qui n'apparaît guère moins dans les textes (« Of the flight of the Noldor », « Flight to the ford », pour ne citer en exemple que ces deux titres de chapitres). Paradoxalement, ces fuites peuvent mener, comme dans *The Lord of the Rings* au cœur même du royaume de l'Ennemi qui menace. Sam, parlant de Mordor, résume la situation dans ces termes : « That's the one place in all the lands we've ever heard of that we don't want to see any closer; and that's the one place we're trying to go to ! And that's just where we can't get nohow[17]. ». Pour se rendre jusqu'à cet indésirable point d'arrivée, les personnages reproduisent à leur échelle microcosmique mais, ô combien déterminante pour les multitudes, le fonctionnement des exodes de masses, allant d'un cosmos fondé, sacralisé, à un autre, chacun de ces lieux d'arrivée devenant le point de départ d'un nouveau périple à travers l'espace chaotique, indifférencié. Apprenant la véritable nature de l'anneau que Bilbo lui a légué et, se rendant compte qu'il lui faut quitter le Comté pour ne pas le mettre en péril, Frodo déclare à Gandalf :

> 'Of course, I have sometimes thought of going away, but I imagined that as a kind of holiday, a series of adventures like Bilbo's or better, ending in peace. But this would mean exile, a flight from danger into danger,

[15] *Ibid*., p. 171.
[16] *Ibid*., p. 171.
[17] *Ibid*., p. 603.

> drawing it after me. And I suppose I must do so alone, if I am to do that and save the Shire[18].

Comme nous le voyons, ces départs à échelle individuelle ne se font pas de gaieté de cœur : plus encore que les exodes massifs, ils représentent un arrachement et une fuite vers la source même du danger, jusqu'au cœur des ténèbres. Tous les personnages concernés se retrouvent dans la situation suprêmement paradoxale de choisir un départ qui leur est imposé. Nous allons à présent analyser ce statut plutôt poignant de victimes sacrificielles consentantes.

B- Le départ et la perte : le héros sacrificiel

Au risque d'apparaître blasphématoire, je ferai un parallèle entre la fuite d'Égypte des Hébreux et le départ de Bilbo dans *The Hobbit*. Ce dernier se fait manipuler par Gandalf de telle sorte que, bien que n'ayant *a priori* aucune envie de partir à l'aventure, il se retrouve dans la situation suivante :

> To the end of his days Bilbo could never remember how he found himself outside without a hat, walking-stick or any money, or anything that he usually took when he went out; leaving his second breakfast half-finished and quite unwashed-up, pushing his keys into Gandalf's hands, and running as fast as his furry feet could carry him down the lane, past the great Mill, across the Water, and then on for a mile or more[19].

Le repas d'herbes amères et de pain sans levain lui est évité, mais, une fois parti, lui n'accède jamais à une terre promise. Cela dit, il part en quête et qui dit quête implique initiation. Il lui faut dès lors désapprendre un certain nombre de choses, cesser d'être un Hobbit du Comté et laisser son passé derrière lui pour accéder à une nouvelle identité enrichie par l'expérience. Il part donc dans le dénuement et sans les accessoires habituels qui font de lui un membre respectable de Hobbiton. Pour gagner en expérience et en être, il lui faut renoncer à son identité originelle. En fait, aussi bien Bilbo que tous les personnages qui partent en quête dans l'œuvre de Tolkien doivent accepter la perte de tous les conforts, aussi bien matériel, qu'affectif et intellectuel. Tout au long du récit, Bilbo regrette son départ ; les réflexions sur le

---

[18] *Ibid*., p. 62.
[19] TOLKIEN J. R. R., *The Hobbit*, *op. cit.*, p. 38.

mode « He wished again and again for his nice bright hobbit-hole. Not for the last time[20]. » abondent mais, une fois de retour, il ne peut plus se contenter de ces conforts et ne réintègre pas son identité initiale de Hobbit respectable et nanti. Frodo qui rêve au début de *The Lord of the Rings* de partir et connaître des aventures comme son oncle se trouve en bout de course dénué de tout. Il n'est plus qu'une créature de l'Anneau, un désir de le détruire et une impossibilité de le faire :

> 'No taste of food, no feel of water, no sound of wind, no memory of tree or grass or flower, no image of moon or star are left to me. I am naked in the dark, Sam, and there is no veil between me and the wheel of fire. I begin to see it even with my waking eyes, and all else fades[21].'

Au cours de leur périple et au fur et à mesure des rencontres, les certitudes des Hobbits et leur ethnocentrisme volent en éclats : devant le rituel du repas des hommes de Gondor, une sorte de bénédicité gestuel à la gloire de Numenor et Valinor, Frodo et Sam se sentent « strangely rustic and untutored[22]. »

Cet arrachement et cette accumulation de souffrances apparaissent d'autant plus poignants qu'ils se font au nom d'une communauté totalement repliée sur elle-même, comme je le disais, ethnocentriste et étroite d'esprit. Pour reprendre l'exemple des cartes, celles du Comté sont éminemment représentatives de cette mentalité : « maps made in the Shire showed mostly white spaces beyond its borders[23]. » Aragorn se condamne à une vie d'errance pour protéger des gens qui le regardent de haut et se méfient de lui et il assume ce choix. C'est pour ces populations simples, et à peine reconnaissantes que les héros tolkieniens prennent la route comme on gravit un Golgotha. Frodo le dit lui-même :

> 'I should like to save the Shire, if I could — though there have been times when I thought the inhabitants too stupid and dull for words, and have felt that an earthquake or an invasion of dragons might be good for them. But I don't feel like that now. I feel that as long as the Shire lies behind, safe and comfortable, I shall find wandering more bearable: I shall know that

[20] *Ibid.*, p. 67.
[21] TOLKIEN J. R. R., *The Lord of the Rings*, *op. cit.*, p. 938.
[22] *Ibid.*, p. 676.
[23] *Ibid.*, p. 43.

> somewhere there is a firm foothold, even if my feet cannot stand there again[24].'

Cette perception subjective et prémonitoire qui fonde le départ de Frodo, condition *sine qua non* de leur survie, trouve un écho universalisant dans le discours de Gandalf. Certains doivent prendre un départ qui les condamne à l'errance et/ou à l'exil, et aller au bout d'eux-mêmes pour que survivent des gens ordinaires, sans grand intérêt mais nécessaires : « 'It would be a grievous blow to the world, if the Dark Power overcame the Shire; if all your kind, jolly, stupid Bolgers, Hornblowers, Boffins, Bracegirdles, and the rest, not to mention the ridiculous Bagginses, became enslaved[25].' » Ceux qui restent génèrent donc le pathos de départ sans retour possible. Ils le motivent, mais ils démontrent aussi la nécessité de partir car c'est en partant que les personnages s'individualisent. En effet, ce qui vaut pour les Hobbits s'applique également à tous les membres de la confrérie de l'Anneau de Boromir, personnage borné et surdéterminé, à Gandalf, parangon de sagesse et d'érudition. Il nous reste donc à nous pencher sur cet aspect du couple inferno-paradisiaque départ/arrivée.

III- LA QUÊTE SANS FIN : LE BILDUNGSROMAN INACHEVÉ

Nous venons de voir que l'arrachement du départ mène à une perte, mais c'est une perte qui, elle-même, mène, en un mouvement dialectique, à un enrichissement car ceux qui partent échappent à la stagnation et à l'hypertrophie d'une identité collective qui les uniformise.

A- Le départ et le devenir

Il ressort clairement de l'œuvre de Tolkien que rester c'est être et que partir c'est devenir. Le Frodo désireux de bien faire mais terrifié du début du récit n'a pas grand-chose à voir avec le personnage mûri et plein de sagesse qui retourne au Comté. Et c'est un de ses plus farouches ennemis qui consacre sa transformation :

---

[24] *Ibid*., p. 62.
[25] *Ibid*., p. 49.

> Saruman rose to his feet and stared at Frodo. There was a strange look in his eyes of mingled wonder and respect and hatred. 'You have grown, Halfling,' he said. 'Yes, you have grown very much. You are wise, and cruel.[…] But do not expect me to wish you health and long life. You will have neither. But that is not my doing. I merely foretell[26].'

Ironiquement, il est clairement indiqué dans les appendices que la corruption de Saruman et son rétrécissement subséquent commencent au moment où, trahissant sa mission qui était de fédérer la résistance contre Sauron, il s'enferme dans Orthanc et, en quelque sorte, se sédentarise. Au contraire, afin d'accomplir sa mission, Gandalf, que Tolkien décrit dans une de ses lettres comme « [an] Odinic wanderer[27] » est si constamment en mouvement qu'à l'instar d'Aragorn, il prend une dimension antonomastique puisqu'un des noms par lesquels il est connu est « the Grey Pilgrim ». Cela dit, la prophétie de Saruman n'est pas fausse et le développement individuel de Frodo est très chèrement payé : « […] I have been too badly hurt, Sam. I tried to save the Shire, and it has been saved, but not for me. It must often be so, Sam, when things are in danger: some one has to give them up, lose them, so that others may keep them[28]. »

Nous le voyons, il n'est pas d'arrivée possible. Faire le choix du départ dans l'univers de Tolkien, c'est faire le choix du devenir permanent. Ce principe est si souvent réaffirmé que Tolkien en deviendrait une sorte de Trotsky de l'être ; le seul contre-exemple — Galadriel — est fascinant. La reine elfique est placée devant le choix de rester en Middle-earth mais au prix de s'approprier l'Anneau ou alors de repartir à Valinor d'où elle était venue (et je trouve particulièrement poignante la notion oxymorique de rentrer chez soi en exil). Pour elle, les enjeux du choix entre partir et rester s'inversent. Contrairement à tous les autres personnages, c'est en restant sur place qu'elle accèderait au devenir mais, au terme de l'évolution qu'elle connaîtrait, elle en deviendrait un monstre. La scène où Frodo lui offre l'Anneau est, à mon sens, un des points d'orgue de *The Lord of the Rings*, tant en ce qui concerne le discours de la reine que la mise en scène de l'épisode :

---

[26] *Ibid*., p. 1019.
[27] CARPENTER Humphrey, *The Letters of J.R.R. Tolkien*, *op.cit*, p. 119.
[28] *Ibid*., p. 1029.

> ‘In the place of the Dark Lord you will set up a Queen. And I shall not be dark, but beautiful and terrible as the Morning and the Night! Fair as the Sea and the Sun and the Snow upon the Mountain! Dreadful as the Storm and the Lightning! Stronger than the foundations of the earth. All shall love me and despair!’
>
> She lifted up her hand and from the ring that she wore there issued a great light that illuminated her alone and left all else dark. She stood before Frodo seeming now tall beyond measurement, and beautiful beyond enduring, terrible and worshipful[29].

Ce devenir est illusoire car, dans le système téléologique mis en place par Tolkien, une telle hypertrophie de l’ego revient à un rétrécissement de l’être, Morgoth, Sauron et Saruman en sont des exemples patents. C’est donc dans la décision de partir et — pour une fois — de rester elle-même, voire de régresser, qu’elle fait le bon choix sacrificiel : « ‘I pass the test,’ she said. ‘I will diminish, and go into the West, and remain Galadriel[30].’ »

Malgré ce que dit Tolkien sur la nécessité de la fin heureuse de tout bon conte de fée, il ne suit pas son propre conseil et produit une œuvre merveilleuse, un conte de fée de dimensions épiques marqué par ces départs sacrificiels sans espoir d’arrivée et, de ce fait, un récit profondément élégiaque, voire tragique dans certains de ses épisodes. À la fin de *The Lord of the Rings*, Gandalf enjoint aux Hobbits qui restent à quai alors que lui-même, les derniers Elfes, Bilbo et Frodo embarquent pour un exil doré qui ressemble furieusement à une mort métaphorique, de ne pas retenir leur larmes « ‘for not all tears are an evil[31].’ » Tolkien lui-même, s’étant embarqué dans l’aventure de la création n’est d’ailleurs jamais arrivé à bon port.

B- Le *Bildungsroman* inachevé

L’inachèvement est, bien sûr une marque de fabrique du conte de fées : les formules finales figées étant un procédé qui permet de clore le récit sans vraiment mettre un point final à l’histoire. Il existe une tension évidente, voire une antinomie, entre la précision ponctuelle de « *Once* upon a time » et le flou de l’ouverture finale « *ever* after ». Cependant, dans le cas de Tolkien, nous nous trouvons confrontés à

[29] *Ibid*., p. 366.
[30] *Ibid*., p. 366.
[31] *Ibid*., p. 1030.

une mise en abyme qui frise le pathologique. En effet, à l'incapacité des personnages d'arriver une fois qu'ils sont partis, à cette destinée de devenir permanent, correspond chez l'auteur une incapacité à clore et le récit et l'histoire. Il élève ironiquement cette incapacité au rang de philosophie narrative. Parlant de leur rôle dans l'Histoire en marche et dans le récit légendaire auquel elle donnera lieu, c'est-à-dire dans l'événement et dans sa reprise narrative, Sam et Frodo ont l'échange suivant : « 'Don't the great tales never end?' 'No, they never end as tales,' said Frodo. 'But the people in them come, and go when their part's ended. Our part will end later — or sooner[32].' »

Tolkien lui-même s'est retrouvé dans l'impossibilité d'arriver. Avec le succès de *The Lord of the Rings*, son éditeur, qui avait refusé le projet d'un corpus mythologique, l'a sommé ou supplié de le reprendre. Trop tard : empêtré dans les versions concurrentes, parfois contradictoires, englué dans les implications théologiques complexes, Tolkien s'est retrouvé dans la situation décrite par le poème que j'ai cité plus haut : « And whither then, I cannot tell. » Comme le montre cet extrait de sa préface, il percevait l'acte d'écriture comme un périple, un voyage de découverte : « […] I plodded on, mostly by night, till I stood by Balin's tomb in Moria. There I halted for a long while. It was almost a year later when I went on and so came to Lothlorien and the Great River late in 1941[33]. » Ses lettres en attestent, l'écriture de *The Lord of the Rings* avec ses innombrables et tortueux embranchements narratifs fut une entreprise aussi difficultueuse et torturée que la traversée de Mordor par Frodo. Une fois ce grand œuvre accompli, Tolkien s'est retrouvé une fois de trop à la croisée des chemins et il est mort sur le bas-côté avant d'arriver à destination : *The Silmarillion* a été achevé par son fils, Christopher.

CONCLUSION

Tolkien affirmait dans une de ses lettres que la préoccupation centrale dans *The Lord of the Rings* n'était pas le pouvoir mais la mort et le désir d'immortalité (« death and the desire for deathlessness »[34]). On serait facilement tenté de croire

[32] *Ibid*., p. 712.
[33] *Ibid*., p. xxii.
[34] CARPENTER Humphrey, *The Letters of J.R.R. Tolkien*, *op.cit*, p. 203.

que cette problématique de départs nécessaires et d'arrivées impossibles est l'expression même de la tentative de réconciliation avec l'inadmissible, à savoir le grand Départ sans Arrivée.

BIBLIOGRAPHIE SOMMAIRE

TOLKIEN (John Ronald Reuel). - *The Hobbit : or There and Back Again* (1937). - 5ème éd. - Londres : George Allen & Unwin, 1979. Unwin Paperbacks.

TOLKIEN (John Ronald Reuel). - *The Lord of the Rings*. - Londres : Harper Collins, 1991. Grafton Books.

TOLKIEN (John Ronald Reuel). - *The Silmarillion*. - Londres : George Allen & Unwin, 1977.

TOLKIEN (John Ronald Reuel). - *Beowulf : the Monsters and the Critics*. - Oxford : Oxford University Press, 1971.

TOLKIEN (John Ronald Reuel). - *The Letters of J.R.R. Tolkien*. - Londres : George Allen & Unwin, 1981.

TOLKIEN (John Ronald Reuel). - *Tree and Leaf; [and] Smith of Wootton Major; [and], The Homecoming of Beorhtnoth Beorhthelm's Son*. : Londres : George Allen &Unwin, 1982. Unwin Paperbacks.

CARPENTER (Humphrey). - *A Biography*. - Londres : Harper Collins, 1992. Grafton Books.